

**Bombonnel, le tueur de Panthères,
Librairie Hachette, Paris, 1921.**

www.foughaliblog.canalblog.com

(L'épisode ci-dessous a eu lieu en 1855)

**LA PANTHERE DU CORSO.
OU FAILLIT SE CLORE MON JOURNAL DE CHASSE**

La lune suivante, mêmes plaintes et mêmes prières des mêmes tribus. On ne voyait plus la femelle et ses petits; ils avaient quitté le pays. Le mâle seul était resté, égorgeant chaque nuit quelques nouvelles victimes et ne séjournant pas plus de vingt-quatre heures sur le même territoire. Au train dont y allait le terrible maraudeur, la malheureuse contrée était menacée d'une ruine complète; car il s'attaquait à tout sans distinction, et il venait d'étangler un chameau d'un grand prix. Je retournai avec Nabi chez mes anciens hôtes, cette fois bien résolu d'en finir.

Sept nuits durant, j'établis mon affut dans les divers quartiers fréquentés par la bête; mais lorsque j'étais dans l'un on la signalait dans l'autre: impossible de la rencontrer. J'avais eu beau prendre toutes les précautions imaginables, inventer ruses sur ruses pour attirer l'ennemi, tout avait été inutile. Ma science était épuisée et ma patience aussi.

Comme le temps devenait mauvais, je me voyais encore forcé cette fois d'abandonner la partie, après avoir passé trente-trois nuits sur divers points et dans toutes espèces de conditions, sans être parvenu à rencontrer cette maudite bête. Je renvovai Nabi à la lune prochaine et gagnai la ferme du Corso, où j'avais un rendez-vous de chasse pour le lendemain. M. le préfet d'Alger m'avait envoyé son neveu.

M. Billon, l'un des propriétaires de la ferme, avec

Plusieurs chasseurs et moi devions organiser une grande chasse aux sangliers en son honneur.

Il était huit heures du soir; nous dînions fort tranquillement, en causant de nos projets pour le lendemain, lorsque arriva tout essoufflé un Arabe de la tribu des Ben Assenatt. Il me dit qu'au coucher du soleil la panthère venait d'enlever une chèvre en présence du berger; que ce dernier l'avait vue rentrer dans un ravin où j'étais sûr de la trouver. J'en voulais trop à cette damnée bête pour hésiter un seul instant. Je ne pris pas le temps d'achever mon diner et sautai sur mes armes, malgré les représentations de ces messieurs qui cherchaient à me retenir, me faisant observer que la nuit était très obscure et le temps mauvais; mais sachant que la lune se lèverait à dix heures et que je devais arriver avant cette heure-là à la tribu, je partis.

L'homme qui me conduisait, pour abrégé la route, me faisait passer par des sentiers étroits et souvent à travers la broussaille. Mon couteau de chasse me battait dans les jambes et s'accrochait aux branches; pour m'en débarrasser je fis faire un quart de tour au ceinturon, de sorte que la poignée, au lieu d'être sur mon côté, se trouva derrière moi. Je consigne ici ce fait qui semble de peu d'importance, parce que ce fut, comme on le verra par la suite, la première circonstance à laquelle je dus la vie.

Bombonnel, le tueur de Panthères

En arrivant à la tribu, je trouvai les Arabes qui m'attendaient et m'avaient préparé une chèvre et un piquet pour l'attacher. Ils me conduisirent à quatre cents mètres environ du douar, sur le bord d'un grand et profond ravin, et me dirent :

« La panthère est là dedans; voici un petit buisson dans lequel il faut te mettre; nous allons planter le piquet. »

Je fus très étonné de voir qu'ils m'avaient choisi une position aussi convenable, ce que souvent moi-même je n'aurais pu trouver sans grandes difficultés. Le terrain était un plan incliné qui descendait par une pente assez rapide jusqu'au ravin, sur le bord duquel je me postai, lui tournant le dos. Les Arabes plantèrent le piquet sur la partie haute du sol, à six mètres de moi, et entendant crier la chèvre, ils se hâtèrent de l'attacher, puis s'éloignèrent au plus vite en me souhaitant bonne chance; ils se doutaient bien que la bête n'était pas loin, et ne voulaient pas s'exposer à me servir d'appât.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées depuis leur départ; je venais de m'asseoir dans mon buisson; je n'avais pas encore tiré du fourreau mon couteau de chasse pour le planter à terre à portée de ma main; j'écartais de menues branches qui pouvaient me gêner dans mes mouvements, lorsque, plus prompte que la foudre, et avant qu'il m'eût été possible de le prévoir, la panthère tombe sur ma chèvre, qui pousse le râle de la mort. Je retiens ma respiration et attends pour tirer que la lune vienne m'éclairer: affaire de quelques secondes, car ses rayons brillent à la cime d'un arbre voisin.

Mais quel n'est pas mon étonnement en voyant passer à mes côtés la panthère qui traîne la chèvre avec la légèreté d'un chat emportant une souris. Elle est à trois mètres de moi et en plein travers; je ne distingue ni la queue ni la tête, je ne vois qu'une masse noire qui passe, qui va disparaître Le souvenir de mes trente-quatre nuits me traverse l'esprit comme un éclair; la colère me transporte, et, oubliant tous mes serments de prudence, je serre le doigt sur la masse que je suis avec le bout de mon fusil.

J'avais sur ce coup vingt-quatre gros grains de plomb moulés, ainsi que cent dix grains de poudre dans une cartouche de calibre douze. La bête tombe en se ruant sur la chèvre et en poussant des cris rauques et effrayants. Je lui avais brisé les deux pattes de devant : elle n'avait pas

vu d'où lui venait le coup, et pouvait penser que la chèvre lui avait éclaté dans les griffes.

Le moindre mouvement de ma part pouvait attirer son attention et me perdre; la raison me commandait l'immobilité la plus comptète; mais redoutant une surprise, je veux me dresser dans mon buisson pour la dominer et lui envoyer mon second coup. Une branche accroche le capuchon de mon caban et me fait tomber sur l'épaule. Ce fut encore là un des hasards providentiels auxquels je dus la vie. Je fus obligé de me rasseoir. Au léger bruit produit par cette branche, ma rusée bête ne poussa pas un cri, pas un souffle; elle fixait son attention sur le buisson et écoutait. Un instant se passe; n'entendant plus rien, ne voyant rien, je la crois morte.

Courbé avec le plus de précautions possibles, je sors de mon buisson, tenant mon fusil les canons bas et ayant le doigt sur la seconde détente. Je ne m'étais pas encore redressé quand la panthère, m'apercevant, se double, se pousse à l'aide de ses pattes de derrière et fait une glissade de trois mètres sur son poitrail. Je dirige mon second coup sur la tête; mais la rapidité avec laquelle elle m'arrive est si grande, et l'ombre en cet endroit si épaisse, que je la manque; ma balle entre dans la terre, et la flamme de mon fusil lui brûle le poil du cou.

La terrible bête en devient plus furieuse; elle se jette sur moi, et me culbute comme aurait fait une locomotive. Je tombe sous elle, renversé sur le dos et les épaules prises dans le buisson qui m'a servi d'affût. Elle cherche à m'étrangler, et, s'acharnant à mon cou, elle le mord avec une rage indescriptible. Il était heureusement garanti et par le collet de mon paletot, que j'avais relevé à cause du froid de la nuit, et par le capuchon épais de mon caban qui faisaient matelas.

De la main gauche je tâche de me défendre et de repousser la panthère, tandis que de la main droite je fais des efforts inouïs pour avoir mon couteau de chasse engagé sous moi. Elle me saisit cette première main et la perce de part en part malgré la manche de laine qui la couvre; elle me mord horriblement la figure: un des crocs de sa mâchoire supérieure me laboure le front, me perce le nez; l'autre croc m'entre au coin de l'œil gauche et me brise l'os de la pommette. Incapable de contenir d'une main la terrible bête, j'abandonne la recherche inutile de mon couteau, et,

de mes deux mains crispées, je la prends par le cou. Elle me saisit alors la figure en travers, et, m'enfonçant dans les chairs ses dents formidables, me fait craquer toute la mâchoire. Ce bruit retentit si douloureusement dans mon cerveau, que je crus avoir ta tête complètement broyée. Ma figure est prise dans sa gueule, d'où sort une haleine brûlante et infecte qui m'étouffe; je tiens son cou qui est gros comme un chapeau et dur comme un tronc d'arbre, et, le serrant avec la force que donne le désespoir, j'éloigne son horrible tête de la mienne. Elle se jette sur mon bras gauche et me perce au coude de quatre énormes trous. Sans la grande quantité de vêtements qui le recouvraient, il était brisé comme verre.

J'étais toujours renversé sur le dos, au bord extrême du ravin, les jambes en haut et la tête en bas, et je tenais au-dessus de moi, me surplombant et les pattes de derrière dans les jambes, la panthère, dont les rugissements épouvantables faisaient trembler comme la feuille les Arabes et leur bétail à quatre cents mètres de distance.

Elle cherche à me reprendre la figure; je la repousse; mais on ne peut pas se crispier indéfiniment. Dans un moment où je fléchis un peu, elle me saisit la tête et l'emboîte tout entière dans sa large gueule. Réunissant alors tout ce qui me reste de force et de rage dans un effort suprême, je me dégage, ses dents me glissent sur le crâne, qu'elles labourent affreusement; ma toque de drap ouaté lui reste dans la mâchoire. Je l'avais soulevée si vigoureusement, qu'elle glisse sur moi sur la pente rapide. Ses deux pattes de devant sont brisées; elle ne peut se retenir et roule en rugissant au fond du ravin.

Libre enfin, et il n'était pas trop tôt, je vous assure, je me relève en crachant quatre de mes dents et une masse de sang qui me remplit la bouche; mais je ne songe pas à mon mal. Tout entier à la fureur qui me transporte, je tire mon couteau de chasse et, ne sachant pas ce que la bête est devenue, je la cherche de tous côtés pour recommencer la lutte (car je ne croyais pas survivre longtemps à mes blessures). C'est dans cette position que les Arabes me trouvèrent en arrivant.

Ils me dirent qu'ils avaient parfaitement entendu la panthère, dont les rugissements les avaient fait frissonner; que leur bétail et leurs chiens ne savaient où se fourrer; qu'ils ne se doutaient pas qu'elle se battit

avec moi, mais que chacun croyait qu'elle se plaignait de ses blessures, et qu'on n'avait osé sortir que lorsqu'on n'avait plus rien entendu.

La soif de la vengeance et surtout le dépit de n'être pas le vainqueur dans une bataille que j'avais tant désirée, me dominaient à ce point que je voulais à toute force retrouver ma bête, l'achever, ou me faire achever moi-même. Les Arabes m'entraînèrent à leur douar; ils se disposaient il me laver la figure et à bander mes plaies; mais je m'y opposai et me fis conduire à la ferme du Corso. J'arrivai à minuit. Jugez de la stupéfaction de tous les habitants, qui, le soir même, m'avaient vu partir frais et dispos, et qui me voyaient revenir avec une tête ressemblant plutôt à un quartier de viande sanglante qu'à une face humaine!

L'homme qui m'avait transporté sur sa mule partit tout de suite, selon mon désir, pour aller chercher à Alger le docteur Bodichon, un de mes bons amis, et dans la science duquel j'avais une entière confiance.

Pendant que les personnes présentes à la ferme me prodiguaient leurs soins, avec une intelligence et une bonté dont je leur serai toute ma vie reconnaissant, je demandai un miroir, désirant juger par moi-même de mon état. Mais on craignait que je ne fusse trop effrayé en me voyant, et on feignait de n'en point trouver. Je pris alors une bougie et, malgré tout ce que l'on put me dire, j'allai me placer devant une glace. Ma joue gauche était arrachée et me tombait sur la bouche, laissant l'os de la pommette brisé et à découvert; l'os frontal se voyait également sur une longueur de huit centimètres; quant à mon pauvre nez, autrefois aquilin, il était aplati, déchiré et brisé d'une manière affreuse; j'étais hideux.

Ceux qui m'entouraient étaient fort tristes et moins calmes que moi. Je lisais sur leurs physionomies qu'ils me croyaient un homme mort. Je cherchais à les rassurer, disant que le cœur était toujours bon et solide; que la bête ne m'avait même causé aucun effroi; que souvent j'avais dit et répété que le plus beau jour de ma vie serait celui où j'aurais un abordage avec une panthère ou un lion blessés, tant je comptais sur la vigueur de mon poignet, armé de mon couteau de chasse.

Maintenant, lorsque je lis ou que j'entends raconter quelque-une de ces chasses où l'on tue toutes sortes de bêtes féroces avec des haches et des poignards, je ne

puis m'empêcher de rire. Est-il possible d'attaquer, avec une arme autre qu'un fusil, une bête aussi forte et aussi agile qu'une panthère? une bête qui pèse de deux cents à quatre cents livres, et dont le poids est plus que quadruplé par la longueur et l'impétuosité du bond? une bête qui vous tombe ainsi sur le corps, plus prompte que la foudre, et avant que vous ayez pu faire un mouvement? Quel est donc l'hercule capable de résister à un choc pareil?

Malgré le hasard providentiel qui m'avait placé sur le bord glissant du ravin, malgré les autres circonstances favorables qui me protégèrent, si ma panthère avait eu une griffe de libre, j'étais perdu indubitablement. Dans l'état même où elle se trouvait, si j'avais pu m'armer de mon couteau, je n'aurais plus voulu m'en dessaisir: d'une main je n'aurais pas eu la force de la repousser, de l'autre je n'aurais pas pu la tuer assez vite, et sa redoutable mâchoire m'eût broyé la tête. J'ai eu de la chance, on le voit. Si d'une aussi terrible lutte je me suis tiré avec la vie sauve, c'est que j'ai mis autant d'archarnement dans la défense, que la bête mettait de rage dans l'attaque.

Le docteur arriva vingt-quatre heures après. La route n'étant pas carrossable, il dut revenir sur la même mule qui avait servi à l'Arabe, et qui fit ainsi plus de cent douze kilomètres. Les cinquante derniers furent faits d'un seul trait et au grand trot: le docteur sur la mule, et l'Arabe courant derrière, frappant avec un bâton sur sa bête pour la faire aller plus vite. Cet homme m'était très dévoué: il fut si fatigué de cette course qu'il faillit en mourir.

Mon brave docteur se mit immédiatement à la besogne et me fit les premiers pansements. On organisa une voiture garnie de matelas et on me ramena à Alger. La fièvre se déclara et je restai plusieurs jours en danger de mort. M. Bodichon voulait appeler un second médecin, n'osant sans doute prendre sur lui la responsabilité de m'envoyer dans l'autre monde; j'avais trop confiance en lui pour y consentir, et d'ailleurs j'étais convaincu, à tort ou à raison, que plus il y a de médecins auprès d'un malade, plus vite il est expédié.

Voici le relevé exact de mes blessures, dont M. Bodichon dressa le procès-verbal, à Alger le 9 avril 1855 :

« Cinq à la main gauche, dont trois la traversant de part en part ;

« Huit au bras et à l'avant-bras gauche, dont trois profondes de quatre centimètres ;

« Quatre à la tête, me laissant l'os frontal à découvert:

« Dix au visage: quatre pénétrant dans l'intérieur de la bouche; le dessous de l'œil gauche en lambeaux; ... les os du nez brisés; ... cinq dents enlevées, une complètement retournée. »

Ce n'étaient pas des égratignures, comme on le voit; eh bien, mon bon docteur me soigna seul et si bien que quatre mois après, je recommençais à chasser, avec des croûtes sur le visage, il est vrai, mais parfaitement rétabli. Le bras seul restait dans un mauvais état; il y restera toujours.

Pendant le cours de ma maladie je reçus les visites les plus affectueuses de mes amis et connaissances, de charmantes lettres de personnes que je n'ai pas l'honneur de connaître, prévenances bien faites pour mettre du baume sur mes blessures. Combien je remercie les uns et les autres, sans oublier les Arabes, qui n'ont pas passé un jour sans venir savoir de mes nouvelles et apporter des présents de toutes sortes à ma pauvre femme, que le plus souvent elle refusait, ne connaissant pas les usages du pays.

Le lendemain de mon accident, ces messieurs de la ferme du Corso se rendirent, bien armés et accompagnés de gros chiens, sur le champ de bataille. Ils descendirent à l'endroit où la bête avait roulé, et y trouvèrent les restes de ma toque, que dans sa colère elle avait mise en lambeaux. La grande quantité de sang qui souillait le sol indiquait que la panthère y avait séjourné longtemps; elle avait cherché à remonter le ravin, mais elle n'avait pas pu en venir à bout et était remontée dans le fond, qu'elle avait longé en se traînant péniblement; on pouvait la suivre aux rougeurs.

Elle entra dans lin épais fourré. On y envoya les chiens, qui revinrent en hurlant, le poil hérissé et la queue basse, et qu'on ne put faire avancer davantage, ce qui signifiait que la bête était là. Ces messieurs, ne voulant pas s'aventurer dans le fourré, offrirent leurs fusils aux Arabes qui les avaient suivis par curiosité, et les engagèrent à battre la broussaille; mais ceux-ci, sachant fort bien ce dont la bête était capable, refusèrent la commission, et ces messieurs s'en retournèrent comme ils étaient venus.

Les gens de la tribu firent longtemps le guet sur le coteau pour tâcher de découvrir

Bombonnel, le tueur de Panthères

quelque chose. Ils virent la panthère gagner en se trainant un grand ravin, dans lequel se trouvait une source, où elle avait l'habitude de porter les animaux qu'elle enlevait dans ces parages. Là, ils

perdirent sa trace. Quinze jours après des enfants qui gardaient des troupeaux racontèrent avoir vu en putréfaction la bête qui avait mangé le Roumi. Les Arabes ne cherchèrent pas à vérifier le fait.

(fin)

www.foughaliblog.canalblog.com